

---

# Jeunes et construction identitaire

## Lutter pour une reconnaissance

**Bordes Véronique\***

*\* Docteure en Sciences de l'Education  
Chargée de recherche associée  
Centre de Recherche Education et Formation CREF  
Université Paris X Nanterre*

---

### RÉSUMÉ

CETTE COMMUNICATION PRESENTE, A PARTIR D'UN TRAVAIL DE RECHERCHE EFFECTUE DURANT DEUX ANS, UNE REFLEXION AUTOUR DE LA NECESSITE D'UNE RECONNAISSANCE DE LA JEUNESSE POUR AUTORISER UNE CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET PERMETTRE AUX JEUNES DE PRENDRE PLACE DANS LA SOCIETE. EN S'INSCRIVANT DANS UNE PRATIQUE JUVENILE, LE RAP, LES JEUNES, AU TRAVERS DE JEUX DE MISE EN SCENE, PRENNENT PLACE COMME ACTEUR SOCIAL. LEUR LUTTE POUR LA RECONNAISSANCE LES POUSSE A DEVELOPPER DES SAVOIR FAIRE ET DES SAVOIR UTILENT A LEUR CONSTRUCTION IDENTITAIRE QUI NE SE FAIT PLUS PAR RAPPORT AUX AINES, MAIS BIEN ENTRE PAIR, DEVELOPPANT DU MEME COUP DES PROCESUS DE SOCIALISATION RECIPROQUE AVEC L'INSTITUTION LOCALE.

**MOTS-CLÉS :** *Jeune, socialisation, identité, reconnaissance*

---

## 1. Introduction

Si l'identité se construit dès la naissance par le biais de la socialisation, pour qu'elle existe, il faut qu'elle soit reconnue.

Depuis les années 1980, la crise des banlieues s'est installée dans le paysage de la société française. Les jeunes, catégorie la plus touchée par le chômage et la précarité, ont repris place sur la scène publique en manifestant soit silencieusement, soit en hurlant des slogans, luttant pour une véritable reconnaissance.

Partant du constat que, pour que la jeunesse existe, il faut qu'elle soit reconnue comme catégorie sociale, il me semblait important d'aller observer sur le terrain comment la jeunesse, en s'inscrivant dans la ville, pouvait être, ou ne pas être reconnue et du même coup, prendre, ou ne pas prendre une place dans la société.

Cette communication s'appuie sur une recherche<sup>1</sup> menée durant deux ans dans la ville de Saint-Denis (93). L'observation quotidienne d'un service jeunesse m'a permis de mettre en avant l'existence d'une co-construction entre les jeunes et l'institution locale, permettant une socialisation réciproque et un réajustement constant des politiques locales en direction de la jeunesse.

En m'intéressant à une jeunesse particulière, française, mais dont les ancêtres sont issus de l'immigration, vivant dans des grands ensembles à la périphérie de Paris et s'inscrivant dans une pratique juvénile, le rap, j'ai pu constater l'importance que si les normes de reconnaissance universelle permettent d'accéder à une reconnaissance, ces jeunes doivent construire une identité propre pour espérer une reconnaissance de la société.

## 2. La méthodologie de recherche

Afin de mener à bien ma recherche, il me faut déterminer ma démarche pour l'obtention d'un recueil de données pertinent. En effet,

---

<sup>1</sup> Bordes V, 2007, *Prendre place dans la cité. Jeunes et politiques municipales*, Paris, L'harmattan, collection Débats Jeunesses.

une recherche ne peut exister sans ce travail de collecte qui doit permettre d'analyser et de comprendre ce qui se passe entre les jeunes et la municipalité qui développe des politiques locales à leur intention. Se pose donc le choix de la méthode et plus fondamentalement, de la posture. L'ethnographie est une méthode qui consiste à rendre compte d'une culture qui n'est pas la sienne ou d'une partie de sa propre culture que l'on connaît peu ou pas. François Laplantine<sup>2</sup> la décrit comme l'action de rendre familier ce qui nous paraît étrange. Le chercheur de terrain va se tenir au plus près des sujets en mettant en place une situation d'interaction prolongée. Il rendra compte du « point de vue de l'acteur » des pratiques et des usages de la population observée<sup>3</sup>.

La description ethnographique suppose une pratique du regard, mais comme nous le précise Mauss, « *il est essentiel de ne rien déduire « a priori » : observer, ne rien conclure* »... « *Ce qui peut sembler détails futiles est en réalité un condensé de principes* »<sup>4</sup>. C'est pourquoi mon positionnement ne peut se réduire à l'ethnographie, méthode riche en apport de matériel mais qui nécessite, à mes yeux, le complément de la sociologie et de ses concepts pour pouvoir utiliser les données recueillies à partir de mes observations, dans une analyse et une compréhension du terrain. Et si l'ethnographie permet de passer de « voir » à « écrire », la sociologie va me permettre de comprendre cet écrit et de construire une réflexion savante autour du terrain observé. Je vais donc m'appuyer sur des sociologues développant des méthodes qualitatives et s'inscrivant dans une école de pensée, l'interactionnisme. Mes objets de recherche me guideront vers l'exploration de la sociologie de la jeunesse et des institutions abordée sous l'angle de chercheurs comme Howard Becker<sup>5</sup> ou Erving Goffman<sup>6</sup>. L'ensemble étant guidé par une idée directrice, la

---

<sup>2</sup> Laplantine F, 1996, *La description ethnographique*, Paris, Nathan université.

<sup>3</sup> Olivier De Sardan J-P, 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », dans *Enquête n°1*.

<sup>4</sup> Mauss M, 1989, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Petite bibliothèque Payot.

<sup>5</sup> Becker Howard, 1985, *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

<sup>6</sup> Goffman E, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*, tome 1, Paris, Editions de Minuit.

socialisation, mise en avant par Emile Durkheim<sup>7</sup>, puis développée par Peter Berger et Thomas Luckman<sup>8</sup> avant de trouver dans ce travail une évolution dont les acteurs de terrain ne soupçonnent pas l'importance dans la construction des politiques locales pour la jeunesse.

L'ensemble de cette posture nécessite un travail rigoureux qui va se construire par étape. En effet, derrière le regard ethnographique se cache différents niveaux qui vont être importants. Ils vont contribuer à entrer sur le terrain, s'en imprégner et se faire absorber pour pouvoir y être perçu comme familier, ne représentant pas de danger pour les observés. Il ne faut pas oublier que si le chercheur regarde, il est aussi regardé par son terrain. Il a donc une posture à tenir, un rôle à jouer. Ce va-et-vient entre observé et observateur, s'il influe sur le travail du chercheur, reste pourtant à l'origine d'une construction de savoir.

Se pose, ici, le problème de l'influence de l'observation sur les phénomènes observés. Le savoir faire du chercheur et sa présence prolongée intervient dans la gestion de ces phénomènes. Dans le cadre de ma recherche, les premiers mois m'ont positionnée comme le chercheur étrange, toujours présent mais dans l'inaction incompréhensible pour les acteurs du terrain observé. Ce positionnement m'a valu des remarques comme « *c'est bien le métier de chercheur, tu fais rien toute la journée ! si en plus ça paye, alors là, bravo !* ». J'ai ainsi subi un questionnement perpétuel sur mon travail, ma démarche et surtout l'utilisation de mes résultats.

Ce positionnement socio-ethnographique<sup>9</sup> se construit jour après jour, en réponse aux situations rencontrées sur le terrain. « *Regarder ne consiste pas seulement à être attentif, mais aussi et surtout à être inattentif, à se laisser approcher par l'inattendu et l'imprévu*<sup>10</sup> ». Ce positionnement s'inscrit dans un courant relativement minoritaire de la sociologie, mais bien réel. En France, on le rencontre très tôt dans

---

<sup>7</sup> Durkheim E, 1992, *Education et sociologie*, Paris, PUF.

<sup>8</sup> Berger P, Luckman T, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

<sup>9</sup> Beaud S et Weber F, 1997, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.

<sup>10</sup> Affergan f, 1987, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF.

les travaux de Robert Hertz<sup>11</sup>, sociologue de l'école durkheimienne qui va fonder ses travaux théoriques sur des matériaux ethnographiques. Quelques années plus tard, Marcel Mauss<sup>12</sup> en dispensant un enseignement marquant pour l'ethnographie, mais aussi pour l'ensemble des sciences humaines, va permettre de construire un positionnement particulier, à partir des principes élaborés par Emile Durkheim, qui sera repris par de nombreux chercheurs de disciplines diverses<sup>13</sup>.

D'autres vont utiliser cette méthode, pourtant sociologues et ethnologues s'ignorent. C'est la découverte de la traduction des travaux de la sociologie de l'Ecole de Chicago<sup>14</sup> qui va permettre un certain soutien à ce positionnement. L'ethnographie sociologique émerge grâce aux travaux de sociologues comme Howard Becker<sup>15</sup>, Anselm Strauss<sup>16</sup>, Erving Goffman<sup>17</sup>, Ulf Hannerz<sup>18</sup>, Nels Anderson<sup>19</sup>, et en France, Michel Pialoux<sup>20</sup> ou Yvette Delsaut<sup>21</sup>.

En sciences de l'éducation, l'observation ethnographique est émergente. Cette méthode est utilisée dans des travaux s'intéressant aux établissements scolaires et de façon plus générale à la

---

<sup>11</sup> Hertz R, 1928, *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, PUF.

<sup>12</sup> Mauss M, 1967, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.

<sup>13</sup> Les travaux de Claude Lévi-Strauss restent influencés par Marcel Mauss ainsi que ceux de A Leroi-Gourhan, élève de Mauss et qui va appliquer son enseignement pour faire évoluer la technologie.

<sup>14</sup> Chapoulie J-M, 2001, *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*, Paris, Seuil.

<sup>15</sup> Becker H, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

<sup>16</sup> Strauss A, 1992, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.

<sup>17</sup> Goffman E, 1968, *Asiles, Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minit.

<sup>18</sup> Hannerz U, 1983, *Explorer la ville*, Paris, Editions de Minit.

<sup>19</sup> Anderson N, 1993, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan.

<sup>20</sup> Beaud S, Pialoux M, 1999, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.

<sup>21</sup> Delsaut Y, 1976, « Le double mariage de Jean Célisse » dans ARSS n°4.

socialisation de l'enfant et du jeune, au travers de différents processus qui appartiennent à une véritable culture scolaire<sup>22</sup>.

Au-delà de l'école, les sciences de l'éducation développent des recherches à partir de cette méthode d'observation, s'intéressant aux liens entre l'école et son environnement<sup>23</sup> ou aux espaces publics occupés par les populations jeunes<sup>24</sup>. La socialisation urbaine des jeunes<sup>25</sup> est une des thématiques dans laquelle s'inscrit ce travail de recherche. Mes observations vont me permettre de donner une définition de la jeunesse et de la socialisation en milieu urbain, présentant les objets, les usages et les processus qui caractérisent cette socialisation. Les jeunes, en s'appropriant la ville, développent des usages et des pratiques que les institutions locales jugent plus ou moins adaptés. C'est cette interaction qui apparaît au travers de ce travail de recherche construit à partir d'un positionnement socio-ethnographique. Où se place, alors, la discipline des Sciences de l'Éducation ? On la trouve d'une part, dans les pratiques qui sont liées à la formation et à l'émergence de nouveaux métiers, mettant en œuvre de nouvelles pratiques éducatives dans un échange de savoir et de savoir-faire. On la repère d'autre part, dans des connaissances capitalisées par la mise en œuvre de recherches qui lient l'école à la ville dans un échange réciproque.

Faire une recherche en adoptant un positionnement socio-ethnographique implique d'investir un terrain de recherche qui ne se résume pas à des espaces géographiques, mais englobe à la fois le contexte, les lieux, les acteurs et leurs actions.

Saint-Denis est une ville marquée à la fois par son histoire politique et sociale. Les hommes y tiennent une place déterminante par leurs actions. Parmi ces hommes, les jeunes se révèlent comme de

---

<sup>22</sup> Payet J-P, 1997, *Collèges de banlieue : ethnographie d'un monde scolaire*, Paris, Armand Colin.

<sup>23</sup> Lepoutre D, 1997, *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

<sup>24</sup> Duret P, 1996, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF.

<sup>25</sup> Vulbeau A, 2002, *Les inscriptions de la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, collection Débats Jeunes.

véritables acteurs de la ville. En s'inscrivant dans des pratiques juvéniles, ils souhaitent trouver un accompagnement de la part de l'institution locale, ici le service jeunesse. De son côté, la municipalité, en développant des orientations politiques pour la jeunesse, marque sa volonté d'accompagnement.

Si la rencontre n'est jamais simple, jeunes et institution locale finissent, au travers de jeux et de mise-en-scène, par se retrouver dans un équilibre en constante évolution, permettant aux protagonistes d'avancer dans une socialisation réciproque qui va construire progressivement la politique de la jeunesse.

Ces hypothèses apparues vers la fin de ma recherche sont la marque même de la nature de mon travail ethnographique. Le chercheur n'investit pas un terrain pour vérifier des hypothèses qu'il a construit au préalable. Il chemine grâce à son travail d'observation et de récolte de données, vers des hypothèses qui se révèlent au fil de la recherche. C'est ce qui impose un passage systématique par l'écriture pour « mettre en regard » ses observations et pour pouvoir accéder aux hypothèses et à l'analyse.

Mes hypothèses posées, elles méritent d'être confrontés à des concepts, afin de proposer des résultats qui seront le fruit d'un travail d'observation d'une période donnée dans un contexte sociopolitique particulier.

### **3. Prendre place**

« Prendre place » pour la jeunesse est une nécessité sociale. La pratique du rap aide les jeunes à se positionner en tant qu'acteurs. Pourtant, dans ce cheminement, ils doivent souvent passer par des jeux de cache-cache avec l'institution locale qui prend elle-même part à cette mise-en-scène.

La visibilité ou l'invisibilité sociale ne sont pas des concepts nouveaux. Yves Barel<sup>26</sup> attribue l'invisibilité sociale au *fait qu'une partie de la « réalité » sociale se laisse mal apercevoir, décrire, analyser, interpréter, alors que par ailleurs s'impose l'impression qu'il est impossible de tenir cette partie pour négligeable*. Pourtant, il ne faut pas s'y tromper, si l'invisible social existe, il ne peut être considéré à la manière d'un objet. Et si on se représente un fait social comme un événement, il reste important de considérer que celui-ci sera accompagné d'un « non-événement », c'est-à-dire, son opposé qui souvent reste invisible car non réalisé et donc non-établi.

Du côté des jeunes, différents types se rencontrent au sein des villes. On va passer du jeune consommateur qui finalement maîtrisera bien le fonctionnement de l'institution, au jeune investi dans une volonté d'expérimentation sociale. Ce dernier pourra décider de se tenir à l'écart des manipulations de la municipalité, développant un positionnement militant, ou se laisser absorber par les usages institutionnels de la jeunesse et devenir un « bon jeune ». Cela ne voudra pourtant pas dire qu'ils n'ont pas conscience de cette utilisation, mais plutôt qu'ils décident de se laisser absorber pour pouvoir, quelques fois, agir de l'intérieur.

L'usage des espaces qui sont réservés aux jeunes peut varier en fonction de leurs besoins et des possibilités pour eux de s'investir. L'institution a un rôle à jouer dans l'accompagnement de sa jeunesse. Pour cela, il faut qu'elle ait une véritable envie de donner une place à sa jeunesse et qu'elle l'autorise à le faire. Cette notion d'autorisation est d'autant plus importante qu'elle reste liée à la socialisation. Durant les interactions qui se nouent entre les jeunes et l'institution locale, les positions de chacun sont en jeu. Une relation d'autorité s'instaure provoquant une adaptation des deux parties au lieu, au moment et aux enjeux. Comme nous le montre Damien Tassin<sup>27</sup> lors de son observation d'une structure municipale de la jeunesse proche

---

<sup>26</sup> Barel Yves, 1984, *La marginalité sociale*, Paris, PUF.

<sup>27</sup> Tassin D, 2001 « L' « autorisation par défaut » : un ordinaire des interactions sociales entre une institution et des jeunes » dans A Vulbeau (dir.), *La jeunesse comme ressource. Expérimentations et expérience dans l'espace public*, Ramonville, Erès.



géographiquement et politiquement de Saint-Denis, une forme de contractualisation se forme entre les jeunes et l'institution. Le plus souvent, elle fait partie du quotidien, donc n'apparaît pas comme essentielle. Pourtant, le fait de poser, même implicitement, des règles de fonctionnement permet à l'institution d'autoriser les jeunes à prendre place. L'autorisation<sup>28</sup> sera donc prise dans le sens de comprendre une socialisation qui va inculquer des normes et des valeurs. Elle pourra être qualifiée « par défaut » dans le sens où l'institution va laisser une ouverture possible en direction des jeunes dans l'usage de ses fonctionnements. C'est grâce à ces interstices que le jeune va pouvoir apporter sa contribution à la socialisation de l'institution et donc, par réciprocité, à la sienne.

Pourtant, le plus souvent l'institution locale n'a pas conscience de ce jeu et se laisse envahir par ce sentiment de menace qui plane autour des jeunes. De là découlent des dispositifs créés pour contenir la jeunesse. Elle n'est plus seulement une menace, elle se met aussi, elle-même, en danger. Pourtant, en prenant le temps de regarder ce qu'elle fait, loin de toutes représentations, on trouve une jeunesse active, détenant des savoirs, qui sait se prendre en charge pour trouver sa place au travers de pratiques dont le rôle n'apparaît pas à tous. Le rap est un exemple intéressant, si on considère qu'il a, tout comme la jeunesse, un statut homologue de « menace ».

L'inscription dans la culture hip hop est un des derniers espaces de socialisation de cette jeunesse populaire. Elle permet la recomposition de l'action collective. Cet espace de référence est pourtant très souvent perçu comme une menace par une société qui méconnaît les apports positifs d'une telle pratique culturelle.

Les formes de socialisation sont les orientations au travers desquelles les individus se rapportent les uns aux autres. La socialisation entraîne l'établissement de relations de dépendance. Georg Simmel<sup>29</sup> remarque que n'importe quelle forme de socialisation suppose une structure composée d'êtres qui sont en elle et hors d'elle, au même moment. Le

---

<sup>28</sup> Pain J, Vulbeau A, 2002, *Autorité et autorisation*, Paris, Matrice.

<sup>29</sup> Simmel G, 1999, *Etude sur les différentes formes de la socialisation*, Paris, PUF.

mouvement hip hop est un espace qui présente à la fois les « initiés » qui seront impliqués par une pratique ou par une adhésion militante et les autres qui ne connaissent pas ou se méfient. Lorsqu'on se reconnaît comme appartenant au mouvement hip hop, on affirme d'abord l'existence de cette culture, mais aussi son existence propre et celle de l'autre à laquelle on participe, ce qui permet de prendre place dans la société. Au sein du mouvement hip hop, le rap a une position importante.

En créant des textes, les jeunes rappers racontent leur existence<sup>30</sup>. Le fait de dénoncer leurs conditions de vie, les discriminations dont ils sont victimes, ou simplement raconter leur quotidien permet aux jeunes rappers de prendre conscience de leur position par rapport aux autres. Ils nous montrent au travers de leurs textes leur conscience des fonctionnements de la société et de ses règles. Ils nous démontrent aussi toute la lucidité avec laquelle ils analysent leur situation. Cette prise de conscience leur permet de se réappropriier les fonctionnements institutionnels et de les négocier à leur avantage.

Le défaut de transmission intergénérationnel et la conscience de ne pas vraiment appartenir à une société, qui l'a pourtant vu naître, entraîne le jeune des banlieues populaires à trouver d'autres moyens pour se construire. La pratique du rap peut en être un. S'il permet une prise de parole, il est aussi à l'origine de la construction d'une identité pour le jeune interprète. Cette construction qui peine à se faire durant l'enfance, trouve dans le rap une possibilité d'aboutir.

L'individu ne se construit jamais seul, il a besoin de l'autre, de son regard, pour devenir quelqu'un de reconnu comme tel. Ce sont les processus de socialisation qui vont permettre la construction de l'identité. Le rap accompagnant le processus là où les agents de socialisation ont disparu depuis ces dernières années. L'interaction qui se construit entre les jeunes rappers d'un même groupe ou de groupes différents, va permettre une construction de normes, de devoirs pour arriver à la création d'un rap qui sera l'identité d'une personne, d'un groupe et d'un quartier. On est loin des hypothèses d'une intégration progressive de la culture de la société

---

<sup>30</sup> Boucher M, 1998, *Le rap, expression des lascars, Significations et enjeux du rap dans la société française*, Paris, L'Harmattan.

d'appartenance. Aujourd'hui, les jeunes des quartiers populaires ne se retrouvent plus dans cette société. Pour la plupart issus de l'immigration, nés en France, ils se retrouvent coincés entre deux cultures d'appartenance, ne pouvant en intégrer une plutôt que l'autre. Ils doivent donc construire leur propre culture dans laquelle ils vont créer de nouvelles normes qui vont les aider à se socialiser, entre pairs, et à « prendre place », et à laquelle, la société locale devra se socialiser, autant qu'elle peut.

Cette place n'est pas définie car elle reste inconnue des membres plus anciens de la société qui se sentent mis en danger par une jeunesse nouvelle, ne se positionnant plus sur les mêmes règles qu'eux. Le renouvellement des générations n'est pas pensé à l'avance. Le rap, expression d'une nouvelle jeunesse, va donc accompagner la socialisation, permettant, si on décide d'y être attentif, de comprendre cette nouvelle génération en quête d'identité. La socialisation n'est plus seulement un entraînement à prendre place dans la société construite par les aînés, elle devient un véritable chantier innovant et émergent, conduit par une jeunesse contrainte de se battre pour se construire et prendre place. La pratique du rap, acquise par appropriation, mène le jeune à développer des compétences dont on peut constater la richesse. Il semble pourtant important de rappeler que toutes ces acquisitions de savoir sont au sein même de la socialisation du jeune rappeur. Écrire un texte, créer un son, poser sa voix sur le son, diffuser le produit final, implique des interactions constantes et une appropriation des normes et des règles qui entraînent le jeune à se socialiser. Cette démarche permet aussi une maîtrise des comportements et des attentes de la société, dont il va pouvoir se servir pour participer au changement et à l'évolution sociale. La force de ces jeunes rappeurs réside dans leur capacité à transformer en actions constructives toutes les discriminations dont ils sont victimes depuis leur naissance. Cette adaptabilité au milieu est un avantage qui semble indispensable dans notre société.

L'accès à l'emploi est de plus en plus précaire, que l'on soit diplômé ou pas, ce qui rend nécessaire la pratique d'une succession de petits boulots, avant de trouver une place stabilisée dans le milieu du travail ; ainsi, les jeunes rappeurs semblent « coller » avec la réalité

sociale actuelle. Et si on rajoute une aptitude à développer des réseaux d'interconnaissances, on s'aperçoit que loin d'être déconnecté des besoins de la société, le jeune rappeur se retrouve presque sur-inséré. Le rap a donc une véritable fonction de socialisation là où elle était le plus prise en défaut. Et même si cette pratique musicale entraîne derrière elle des représentations de violences et de non-intégration, le rap reste aujourd'hui pour les jeunes issus des quartiers populaires, la possibilité de retrouver une voix et une identité.

#### 4. Conclusion

Les relations entre les jeunes et les institutions locales, si elles paraissent, au premier abord, simples et structurées, révèlent donc des positionnements complexes et stratégiques. Au sein d'un service jeunesse, on peut se retrouver avec un espace que l'institution organise à sa façon, en direction de la jeunesse s'inscrivant dans une pratique juvénile. Cette mise en scène institutionnelle semble développer une maîtrise des jeunes. D'un autre côté, les jeunes peuvent se mettre en scène pour revendiquer une reconnaissance et des espaces spécifiques correspondant à leurs besoins. L'institution peut alors décider que la pratique juvénile devient un enjeu politique et doit être instaurée dans une relation de don, les jeunes devenant redevables de l'institution. Les jeunes peuvent alors accepter d'entrer sur la scène créée par l'institution pour être vus. Et tandis que l'institution se rassure de voir sa jeunesse entrer dans les cadres qu'elle a conçus, les jeunes peuvent réaménager ces cadres en fonction de leurs besoins.

C'est cet échange perpétuel entre les jeunes et les institutions qui intéresse ma recherche. Alors que chaque partie croit avoir le dessus en développant des interactions, elles créent du lien social relativement réciproque, permettant à chacun de se former, d'évoluer et de prendre place, l'institution et les jeunes développant des pouvoirs dans un équilibre en perpétuelle construction.

On comprend toute l'importance de cette rencontre entre les jeunes et l'institution locale. Quelle que soit la forme qu'elle prend, quel que soit l'espace dans lequel elle a lieu, elle reste nécessaire pour que la

jeunesse s'autorise à « prendre place ». Le conflit et les jeux de pouvoir restent des indicateurs d'une relation qui s'organise. La négociation permanente d'espaces par les jeunes est une façon de se construire et de se réaliser comme un véritable acteur social. Chacun a son rôle à jouer, l'institution, qui doit fournir un cadre et les jeunes, qui vont provoquer les mutations des fonctionnements trop souvent mis en place par des adultes, loin des préoccupations des jeunes. C'est cette interaction qui va permettre à la société locale toute entière d'évoluer. Les adultes, même s'ils n'en ont pas toujours conscience, interagissent avec les jeunes qui se construisent en se socialisant et en socialisant, du même coup, l'institution.

Cette lutte perpétuelle pour la reconnaissance mutuelle des identités produit un mouvement qui va sans cesse pousser le progrès social en donnant une « valeur social » aux personnes<sup>31</sup>.

Les échanges vont permettre aux jeunes de se construire au sein d'un collectif qu'ils reconnaîtront, sans pour autant oublier leurs particularités et leur identité, tandis que l'institution évoluera dans ses positionnements et réajustera en permanence sa politique en direction de la jeunesse. Chacun, au contact de l'autre cheminera vers des positionnements suffisamment satisfaisants. Ces échanges qui se créent entre les jeunes et les institutions sont donc provocateurs d'une évolution pour chacun, leur permettant de s'inscrire dans une socialisation réciproque de chaque instant.

---

<sup>31</sup> Honneth A., 2002, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.

## 5. Bibliographie

- Affergan f, 1987, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF.
- Anderson N, 1993, *Le hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan
- Barel Y, 1984, *La marginalité sociale*, Paris, PUF.
- Beaud S et Weber F, 1997, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Beaud S, Pialoux M, 1999, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.
- Becker H, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié
- Berger P, Luckman T, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- Bordes V, 2007, *Prendre place dans la ville. Jeunes et politiques municipales*, Paris, L'harmattan, collection Débats jeunesse
- Boucher M, 1998 *Le rap, expression des lascars, Significations et enjeux du rap dans la société française*, Paris, L'Harmattan.
- Chapoulie J-M, 2001, *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*, Paris, Seuil.
- Delsaut Y, 1976, « Le double mariage de Jean Céliste » dans ARSS n°4.
- Duret P, 1996, *Anthropologies de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF.
- Durkheim E, 1992, *Education et sociologie*, Paris, PUF
- Goffman E, 1968, *Asiles, Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit.
- Goffman E, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*, tome 1, Paris, Minuit.
- Hannerz U, 1983, *Explorer la ville*, Paris, Minuit
- Hertz R, 1928, *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, PUF.
- Honneth A, 2002, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.
- Laplantine F, 1996, *La description ethnographique*, Paris, Nathan université.
- Lepoutre D, 1997, *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- Mauss M, 1967, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.
- Olivier De Sardan J-P, 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », dans Enquête n°1.
- Pain J, Vulbeau A, 2002, *Autorité et autorisation*, Paris, Matrice.

Payet J-P, 1997, Collèges de banlieue : ethnographie d'un monde scolaire, Paris, Armand Colin.

Simmel G, 1999, Etude sur les différentes formes de la socialisation, Paris, PUF

Strauss A, 1992, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.

Tassin D, 2001 « L' « autorisation par défaut » : un ordinaire des interactions sociales entre une institution et des jeunes » dans A Vulbeau (dir.), *La jeunesse comme ressource. Expérimentations et expérience dans l'espace public*, Ramonville, Erès.

Vulbeau A, 1999, *Les inscriptions de la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, collection Débats Jeunesses.